



Le soutien des associations scientifiques et techniques : une ardente obligation

La qualité de la recherche et son rôle social réclament impérieusement que s'activent des échanges, entre individus, entre laboratoires, entre disciplines ou entre différents métiers au sein des disciplines. On observe classiquement, dans la recherche scientifique « fondamentale », que la créativité s'épanouit préférentiellement aux interfaces entre disciplines ou entre sous-disciplines. Il n'est d'ailleurs pas difficile de trouver des domaines neufs passibles de cette observation : la chimie physique, née sur les succès de la chimie et de la physique du début du XX^e siècle ; la chimie des matériaux, qui a suivi la même trajectoire cinquante ans plus tard ; l'alliance de l'informatique et de la mécanique statistique avec la génétique, qui a révolutionné notre compréhension des génomes. Aujourd'hui, les sciences de l'environnement, qui appellent les sciences de la vie, de la Terre, la chimie et les sciences humaines et sociales..., s'inscrivent dans cette mouvance.

Pour favoriser la créativité, il faut donc stimuler les interfaces, et l'institution est tentée de le faire de façon « intellectuelle » : il faudrait des dossiers pour expliquer, pour faire connaître, pour transmettre la connaissance, ou il faudrait une organisation de la recherche qui provoque les échanges. Mais tout cela ne suffit pas, car d'où viendraient ces « dossiers miracles » qui devraient s'imposer à tous ? Et où est l'organisation miracle recherchée ? Pour réussir ces mélanges de cultures et de connaissances, on doit impérativement agir sur les contacts humains eux-mêmes. Certes, ils sont difficiles à organiser « d'en haut », difficiles à planifier, mais on connaît les mécanismes capables de les construire : ce sont les mécanismes associatifs. Leur efficacité, évidemment fragile et loin d'être garantie, doit être mise à l'œuvre pour ces objectifs qui sont de favoriser des contacts humains autour de buts partagés.

Les sociétés savantes, associations de membres réunis autour de leur discipline, se sont créées pour satisfaire ce besoin de rencontres. Elles se sont organisées d'abord pour mélanger les cultures de sous-disciplines souvent divergentes, puis pour apporter de la cohérence dans les relations avec le monde extérieur. Le mouvement scientifique venant mettre en question les frontières entre les sous-disciplines est toujours bien là ; cependant aujourd'hui, tout au moins en France, les sociétés savantes perdent des adhérents, comme si elles n'avaient plus prise sur les interrogations qui vraiment concernent le milieu. Déchargées des responsabilités d'opérateurs de recherche, plus libres vis-à-vis des échéances des laboratoires, plus autorisées par là même à promouvoir des mises en relations « à toutes fins utiles », les sociétés savantes ont en la matière un

champ de compétences que n'ont pas les organismes de recherche, même si elles restent par nature plus éloignées de la réflexion technique. La solution est-elle dans une collaboration au niveau stratégique entre les associations et les organismes ? Difficiles mélanges : le risque de démixtion rôde.

L'impérieux besoin des contacts interpersonnels se manifeste particulièrement en ce qui concerne la recherche plus « aval », proche des applications. Comment ont pu sortir des laboratoires ces découvertes qui bouleversent aujourd'hui notre existence : les nouveaux matériaux, la pétrochimie, le transistor, les diagnostics médicaux, Internet, l'énergie nucléaire... une liste « à la Prévert » qui ne laisse de côté aucun domaine scientifique, aucun aspect de nos activités actuelles ? Et comment pourront sortir des laboratoires ces innombrables applications annoncées pour le court ou le moyen terme ? On voit bien que ce ne peut être que grâce à un milieu où les gens de cultures différentes réunis autour du goût du progrès technique et de la connaissance ont appris à se connaître, s'apprécier, partagent leurs besoins et leurs perspectives, développent des relations suffisamment confiantes pour agir ensemble.

Dans ce secteur de l'application de la recherche, certes, beaucoup d'intermédiaires sont actifs ; mais les exemples étrangers (on cite souvent le Japon à côté des États-Unis) montrent que nous ne sommes pas si performants. Et ce qui existe peut être en difficulté : on peut ainsi être surpris des menaces qui pèsent sur l'existence même de l'association ECRIN (clubs Recherche-Industrie) ; il semblerait que le CEA et le CNRS, pères fondateurs de cette association dont les succès dans l'animation de réseaux dans de nombreuses disciplines ne sont pas contestés, ne souhaiteraient plus la soutenir. Mal français ? Incompatibilité entre structures associatives et grands organismes ? Il ne s'agit peut-être, en l'occurrence, que d'une alerte, mais elle renvoie à la fragilité d'un système qui négligerait les compétences et les dévouements des associations scientifiques et techniques.

Il faut souhaiter que sur ces questions – prise de conscience de l'importance des relations interpersonnelles, évolutions et soutien des associations reconnues, encouragement des initiatives nouvelles –, les décisions seront à la mesure des impératifs de notre système de recherche. C'est une condition de notre efficacité. Construire et animer les relations personnelles entre acteurs de la recherche autour de la promotion des progrès de la connaissance et de la technique, c'est aujourd'hui plus que jamais une ardente obligation !